

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Entre chien et loup
Ma vie, ma folie de Julien Bigras

André Vanasse

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40039ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1983). Compte rendu de [Entre chien et loup : ma vie, ma folie de Julien Bigras]. *Lettres québécoises*, (32), 26–27.

Entre chien et loup

Ma vie, ma folie

de Julien Bigras

«A Bigras way of knowledge»!

Ceux qui connaissent Carlos Castaneda (*The Teachings of Don Juan: a Yaqui way of knowledge*) comprendront l'allusion. Les autres pourront, à défaut de lire les essais de Castaneda, consulter le numéro que *Liberté* a consacré à cet anthropologue hispano-américain qu'on a qualifié tour à tour de génie ou de fumiste.

Ceci pour dire que j'éprouve la même ambivalence à la lecture de *Ma vie, ma folie* de Julien Bigras. Voilà un livre irritant. Un faux roman fascinant.

Ce texte que l'éditeur (ou l'auteur) présente comme un roman provoque, dès les premières lignes, un profond sentiment de malaise: le narrateur, qui signe J. B., nous parle de Marie, l'une de ses anciennes patientes: «Me voici donc, moi, médecin, avec cette histoire dans la gorge, ne sachant trop comment en disposer maintenant que le mal s'est bel et bien installé (Avant-propos, p. 9).»

Le lecteur le moindrement averti ne peut s'empêcher d'établir une équivalence entre J. B. et Julien Bigras, psychanalyste de sa profession et qui fut, il n'y a pas si longtemps, soigné pour un cancer à la gorge.

Ainsi, d'entrée de jeu, se pose la question des genres: *Ma vie, ma folie* est-il un roman ou une confession autobiographique?

Cette question à peine posée, le lecteur plonge dans le premier chapitre («Marie») pour constater que ce roman/confession se présente plutôt comme un document psychiatrique. L'analyse qui est faite du cas «Marie» procède selon la même forme discursive que celle des études de cas en psychanalyse à cette

particularité près, que le texte de Bigras semble parasité: le contre-transfert est affirmé et assumé sans gêne («Dès que je rencontrais Marie, je m'attachai à elle — maintenant je le vois bien — d'une façon anormale, excessive» p. 17).

Malaise donc à un second degré puisque le lecteur ne peut s'empêcher de considérer que le médecin psychanalyste profite de sa situation pour étaler au grand jour l'état de ses rapports ambigus avec l'une de ses patientes. Il y a là, à ses yeux, une faute d'éthique. Faute d'autant plus grave qu'il ne sait plus qui, du soignant ou de la soignée, sera finalement le patient.

De fait, dès la reprise des séances avec Marie c'est J. B. qui entreprend de se confier en lui révélant l'épreuve de son cancer à la gorge pour enchaîner aussitôt après sur un rêve (le rêve au loup) qu'il fit pendant la période de son traitement au cobalt.

«La psychanalyse est malade» clamait-on il n'y a pas si longtemps. «Les psychanalystes sont fous» chuchote-t-on depuis toujours. Voici donc un document qui en fait foi non seulement par son titre mais par son contenu. Car c'est de cela qu'il s'agit c'est-à-dire de l'histoire d'un contre-transfert d'un psychanalyste soudain saisi d'une rage de mordre tout ce qui l'excite et qui craint à tout moment de sombrer dans la même folie que Marie, sa patiente-iroquoise, assaillie à l'époque de son enfance par sa mère folle qui, métamorphosée en louve et hurlant à mort, s'adonnait, sous les yeux horrifiés de toute la famille à cette «incroyable scène d'accouplement. (p. 112)»

Après qu'il aura mordu son fils Alexandre puis Sylvie, la fille de son ami Aubert, J. B. perdra pied: «Oui, je suis devenu monstrueux, je suis devenu fou. (p. 79)»

Dès lors tout bascule. Ce «roman» qui, dans un premier temps, se voulait l'histoire du cas «Marie-l'Iroquoise» devient bel et bien celle de J. B. psychanalyste au prise avec un oedipe mal résolu. Atterré par le contre-transfert dont il voyait bien les effets perturbateurs sur sa propre psyché, J. B. s'était auparavant réfugié en France auprès de Winterman, son propre psychanalyste et maître à penser. Mais rabroué par son maître au cours d'un séminaire, il avait par la suite été abandonné à son sort. C'est à la suite de cet événement qu'il avait été saisi du désir irrépressible de «mordre».

La descente aux enfers, c'est donc J. B. qui l'accomplit. Sous la conduite de Marie-la-sorcière, il régresse au fond de lui-même, essaie de retrouver les

Julien Bigras Ma vie, ma folie



roman

MAZARINE/BORÉAL EXPRESS

sources de sa généalogie, de comprendre les atavismes qui expliqueraient son comportement. Il apprend, précisément par son ami Aubert, que ses ancêtres étaient tous des parias, des coureurs des bois qui «vivaient, à certains moments, comme de véritables bêtes avides d'une seule chose: la jouissance sexuelle (p. 92)».

Ainsi, à mesure que le texte avance, assiste-t-on à la mise en place du tableau de la famille Bigras dont le centre est, bien sûr, J. B.: font partie du décor, les ancêtres, l'arrière-grand-père, le grand-père, le père mais aussi, son fils, sa deuxième femme, sa mère de sorte que le malaise s'accroît. *Ma vie, ma folie* s'affirme incontestablement comme essai autobiographique. En soi cela n'a pas beaucoup d'importance. Dans le cas présent, la démarche choque parce qu'elle apparaît incompatible si l'on tient compte du statut du narrateur. À cela s'ajoute, il faut le dire, une naïveté qui étonne de la part d'un écrivain qui est aussi médecin et qui a connu une longue formation universitaire. À certains moments, on se demande si on ne devrait pas qualifier Julien Bigras d'Arthur Villeneuve de l'écriture.

L'écriture est un mensonge. Les écrivains le savent eux qui transforment leurs expériences personnelles en structures de l'imaginaire. Le pacte romanesque repose sur cet a priori que tout ce qui est écrit dans le roman est à la fois profondément vrai et totalement faux. Ce pacte présuppose une mise en forme, un maquillage, une «écriture» qui signe le roman comme oeuvre de fiction.

Le pacte autobiographique, quant à lui, pose d'emblée la correspondance entre le «je» de la narration et l'auteur lui-même. Il exige par ailleurs que soit respecté un certain code d'immunité. Par exemple les noms des personnes dont il est question sont presque toujours partiellement gommés (dans le genre Mme B***) ou carrément modifiés (M. Tougas au lieu de M. Bigras).

Julien Bigras, soit par méconnaissance soit par volonté arrêtée, confond les deux genres. À ses yeux écrire c'est essentiellement «raconter» peu importe la chose à dire et la manière de le dire:

J'avais toujours désiré devenir conteur, pas seulement local, comme mes ancêtres: non, mon désir me



poussait à vouloir faire entendre mes histoires au-delà des océans, jusque dans les vieux pays (p. 167).

Cette citation est doublement intéressante. Elle montre que J. B ne se préoccupe d'aucune façon des genres mais aussi qu'il manifeste une certaine tendance à la mégalomanie (la question reste entière de savoir si cette tendance n'est pas le propre de la plupart des écrivains!).

Il n'en reste pas moins que *Ma vie, ma folie* révèle un narrateur dont le narcissisme est plus souvent qu'autrement triomphant. Ainsi quand il nous parle de son «sang» indien, il le fait comme s'il était le seul de sa race à avoir connu de tels métissages. Pourtant, parmi les Québécois de vieilles souches, qui peut encore croire que ses ancêtres n'étaient pas des errants ou même, ô suprême injure, des hors-la-loi? Quand on sait que ce pays n'a été fondé que pour mieux en piller les richesses naturelles et surtout, au début, pour faire le commerce des fourrures, il allait de soi que ses premiers occupants fussent des nomades. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat ou... un loup! D'autant moins que le difficile rapport des nomades et des sédentaires (c'était mon sujet de thèse de maîtrise en 1960) est inscrit dans le roman québécois depuis toujours.

Ceci étant dit, *Ma vie, ma folie*, à cause précisément de l'ensemble des écarts qu'il manifeste par rapport aux genres établis, se révèle intéressant à plus d'un

titre. Voilà un «roman» qui bouscule nos habitudes de lecture. Julien Bigras, météorite venu des espaces psychanalytiques, s'écrase dans le champ littéraire sans prendre garde aux sillons qui ont été tracés depuis des centaines. Il s'amène avec sa charrue à mancherons, fin prêt pour entreprendre des travaux déjà faits.

Le plus étrange c'est que malgré une technique archaïque et naïve, Julien Bigras s'inscrit, ne serait-ce que par son mépris des codes, dans le sillage de la modernité.

Si la littérature en prend pour son rhume, que dire alors de la psychanalyse? Winterman, le célèbre psychanalyste patenté, ne fait pas le poids devant Marie-la-sorcière-iroquoise. C'est elle qui mène le bal: pendant que J. B. essaie, tant bien que mal, de démêler l'écheveau de sa vie, Marie lui indique la seule manière de défaire les noeuds. Elle a l'habitude. Elle a démêlé les siens. La sagesse des Indiens vaut mille fois celle du petit Juif autrichien. C'est elle donc qui prend en main la destinée de son thérapeute. Elle le replace dans son contexte, là où il pourra trouver sa vérité.

À ce titre, Julien Bigras réaffirme (à son insu peut-être) après Castaneda qu'il y a, en Amérique, une sagesse millénaire tout aussi valable que celle qui nous vient d'ailleurs.

Si J. B. se remet avec autant d'aisance de la perte de Winterman, c'est qu'il est, au tréfonds de lui-même, convaincu de la supériorité de Marie sur son ancien maître. Son analyse didactique c'est avec elle qu'il la réussit pleinement même si sa formation peut paraître inacceptable en regard des normes psychanalytiques.

Quant à la tragédie, elle restera toujours la même; il s'agit, encore une fois, du meurtre du père (Winterman, l'homme de l'hiver) accompli grâce à la complicité de la Mère (thème obsessionnel chez Julien Bigras).

Les jeux sont donc faits. Après avoir été le chien de Winterman, il sera le loup de Marie. C'est du moins sa conviction. Aura-t-il gagné au change? Comment savoir quand tout se passe entre chien et loup.

Les deux ne mordent-ils pas?

André Vanasse